

LE FRANÇAIS DES CANADIENS EST-IL UN PATOIS ?

(Suite)

Tous droits de reproduction et de traduction réservés.

IV.— Réflexions sur l'anglais d'Angleterre et d'Amérique

Il est toujours extrêmement difficile de ne pas juger les autres selon soi-même et son expérience personnelle. Le raisonnement par analogie peut être une source infinie d'erreurs ; il n'en reste pas moins la forme de raisonnement la plus usitée. Que les Anglo-Canadiens et les Américains remarquent, plus que les Français eux-mêmes, des différences entre la prononciation et l'intonation des Canadiens et les nôtres, loin de moi la pensée de leur en faire reproche ; je les complimenterais plutôt de leur oreille. Mais qu'ils partent de là pour dénigrer la langue de leurs voisins et la rabaisser au rang d'un patois, en vérité cela frise l'inconscience. Ignorent-ils donc ces différences qui permettent, à Londres, de reconnaître dès les premiers mots un Anglais d'un Écossais, un Écossais d'un Irlandais, un Anglais du Nord d'un Anglais du Sud, un *Highlander* d'un *Lowlander*, un habitant de Bath d'un habitant de Cardiff, un Londonien de Limehouse d'un Londonien de Mayfair. ? N'ont-ils jamais entendu dire qu'en Angleterre, pourvu qu'on eût un peu d'expérience, il était possible de nommer l'université et même la *public school* où un homme avait fait ses études, uniquement d'après son *accent* ? Combien de fois n'ai-je pas entendu railler l'accent d'Oxford par d'anciens étudiants de Cambridge, qui le trouvent trop aristocratique et trop *stuck up* ; et réciproquement l'accent de Cambridge par

d'anciens étudiants d'Oxford, qui le jugent trop démocratique et trop *commercial*. Il faut avoir vécu en Angleterre pour comprendre pleinement le sens du mot *vulgar*.

Mais retournons en Amérique du Nord et demandons à ceux de nos amis de langue anglaise dont les ancêtres ont, il y a trois siècles, *planté* la Nouvelle-Angleterre, s'ils seraient vraiment flattés de s'entendre dire que leur langue ordinaire n'est pas de l'anglais, mais un indigne patois, parce qu'ils ne disent pas *dinnah, lectchah, cultchah, heah* ? Se sentent-ils disposés à se laisser tourner en ridicule parce qu'ils tiennent de leurs aïeux du dix-septième et du dix-huitième siècle des voyelles démodées telles que *eer* dans *year*, *er* dans *thoroughly*, qu'ils hésitent un peu sur la prononciation de certains néologismes, *advertisement, divorce, record, finance*, et qu'en arrivant à Londres ils demandent le plus naturellement du monde où se trouve *Paull Maull* ? Oublient-ils que les *pères* d'un nombre considérable de leurs compatriotes sont venus aux États-Unis(1) ayant pour langue maternelle le russe ou le turc, le hongrois ou l'allemand, l'espagnol ou l'italien, voire le cafre et le hottentot ? Et quelle est aux États-Unis la proportion de ces nouvelles couches par rapport au vieux fond de langue anglaise ? Peut-être cent millions contre trente. Leur *accent* (et même souvent leur vocabulaire) est-il celui du *London English*, de l'*Oxford English*, du *Standard English* ? Leur langue ordinaire n'est-elle pas plutôt celle du *melting-pot English*, — un anglais d'espéranto, dont la tendance manifeste est de plus en plus (qui le nie ?) une excessive simplification ?

La simplification peut être un progrès quand elle est le résultat naturel d'une perception plus rapide et plus claire, d'une intellectualité plus évoluée; elle est un retour vers la barbarie quand elle est la suite non moins naturelle d'une volonté démagogique de rapprocher la culture de l'ignorance, l'activité de la paresse intellectuelle, la politesse des mœurs de la vulgarité, quand elle signifie la répudiation de toute discipline et l'indifférence à la beauté.

Soyons francs : l'accent d'Oxford, les locutions aristocratiques des gens bien élevés d'Angleterre, ne sont-ils pas justement ce qui agace le plus la majorité des Américains d'aujourd'hui ? " La mauvaise prononciation qui règne hors d'Amérique (*mispronunciation abroad*) est due pour une gran-

(1) Et au Canada.

de part, écrivait récemment un philologue américain connu (1), à l'influence exercée par les gens d'Oxford qui ont avili rapidement la frappe du parler anglais avec des voix émasculées et des idiosyncraties exagérées. Ils ne peuvent vous inviter *to dinner*, ils vous invitent *to dinnah*. Ils ne vont pas à une *lecture*, ils vont à une *lectchah*. Ils croient à la *cultchah*, et au lieu de dire : *Oh no*, ils disent : *Oo noo*, ou *Aw naw*, ou même *Ow now*. " D'après le même érudit américain, un laisser-aller général dans la manière de s'exprimer se serait rapidement répandu, depuis la guerre, de l'*East End* de Londres au *West End*. Acteurs et prédicateurs auraient perdu l'habitude d'articuler. " Entrez dans n'importe quelle église et écoutez le pasteur lire le service ou prêcher : bien peu de gens peuvent entendre ce qu'il dit ; encore moins peuvent le comprendre. Comme c'est différent chez nous ! (*How very different it is over here!*) " Bref, les Anglais d'aujourd'hui ont été si "infectés" par ce qu'ils dénomment eux-mêmes "l'abominable accent d'Oxford" qu'on ne peut les comprendre.

Effectivement, sur le paquebot qui me ramenait d'Amérique au printemps dernier, un New-Yorkais me confia qu'il ne comprenait pas trois mots sur dix de notre voisin de table, un jeune médecin anglais...

Et notre philologue de conclure modestement : " La langue reçue de New-York est, à mon humble avis, supérieure au parler collet-monté de Pall Mall, Saint James ou Mayfair, dans la capitale anglaise. (*We have a standard of speech for New York which, in my humble judgment, is superior to the stilted standard of Pall Mall, Saint James's or Mayfair in the English capital.*) " Il me semble entendre le ricanement " abominable " par lequel ces gens d'Oxford " aux idiosyncraties émasculées " durent répondre à l'insolence de cet Américain.

Je me garderai bien, quant à moi, de m'immiscer dans cette querelle: il est toujours dangereux de mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce. Peu me chaut, après tout, si les étudiants anglais viendront un jour épurer leur langue sur les bords du fleuve Hudson ou du lac Michigan, ou si l'américain du quarantième siècle sera aussi éloigné de l'anglais de Milton que le français d'aujourd'hui, du latin de César. Je vou-

(1) M. Frank VIZETELLY dans *The Atlantic Monthly*, de février 1931, p. 149.

drais seulement faire remarquer aux contempteurs anglo-saxons du parler canadien que la situation présente de leur propre langue leur fait un devoir de montrer plus de respect et d'estime au *Canadian French* qu'ils ne l'ont fait jusqu'à maintenant. Me basant sur ma propre expérience et sur les écrits et paroles de nombreux Américains ou Anglo-Canadiens, j'ose dire, en effet, que si le parler français au Canada se purifie et se "francise", le parler anglais tout bonnement s'américanise.

Dès sa première adresse aux étudiants de l'université Dalhousie, à laquelle j'avais l'honneur d'appartenir, le nouveau président jetait ce cri d'alarme, en octobre 1931 : "Jeunes gens, vous avez le privilège d'être dans votre immense majorité de pure descendance britannique ; le devoir s'impose à vous de maintenir plus fermement que jamais la tradition britannique, même dans cette Nouvelle-Écosse ; tendez tous vos efforts vers la pureté de votre langage afin que Dalhousie soit au moins la dernière université sur ce continent à parler véritablement anglais !" C'est que le danger est réel. Les Anglais d'Angleterre reconnaissent de moins en moins leur langage sur les lèvres des Américains et même sur celles de leurs compatriotes instruits du Canada.

Les Anglo-Canadiens commencent à avoir, de leur côté, le sentiment pénible que leur langue s'éloigne de plus en plus de celle du Vieux-Pays pour se rapprocher de celle de New-York et de Chicago (1).

La langue écrite restant basée sur les chefs-d'œuvre de la littérature anglaise demeure à peu de chose près la même en Amérique du Nord et en Angleterre ; mais quelle différence entre les deux langues parlées, surtout chez les jeunes ! Les américanismes s'y donnent libre carrière et leur légion s'accroît tous les jours ; l'argot, le *slang* (2), cela va de soi, non seulement change au goût du jour, mais est

(1) J'ai été témoin, à cet égard, d'un fait symptomatique. Au cours de l'hiver 1932, un haut personnage hindou vint faire au Canada une tournée de conférences sur la situation particulière des Musulmans dans l'Inde. Il débuta par Halifax. Le lendemain à l'université, dans la ville et dans la presse, il était moins question de la conférence elle-même que du magnifique accent de cet étranger "qui parlait un anglais à faire rougir de honte tous les Canadiens".

(2) Le *slang* n'est pas tout à fait notre argot. C'est un ensemble de tournures et de mots familiers, spéciaux à une région, une ville, une école, un régiment, d'une vie plus ou moins éphémère, et dont les gens bien élevés ne craignent pas d'émailler leur langage. On devine l'effet pernicieux, pour une langue, d'une telle pratique.

de plus en plus d'essence américaine ; les *scies*, les *slogans*, ne naissent plus dans les journaux anglais, les films anglais, les *music-halls* de Londres, mais dans les journaux américains, les films américains, les *music-halls* de New-York. Ce n'est plus la langue du *yes*, mais la langue du *yah*.

Et cette déformation rapide est encore aggravée par le cinéma : " L'influence américaine exercée par le cinéma parlant devient de plus en plus intense. Cette pénétration pacifique qui s'est exercée, presque sans qu'on l'observe, pendant un siècle menace maintenant de devenir une invasion victorieuse. Des constructions syntaxiques d'une laideur incroyable et qui ne peuvent se justifier d'aucun point de vue historique font aujourd'hui partie de l'anglais usuel et de là pénètrent rapidement dans la prose populaire (1). "

" La langue de Babbitt, commence-t-on à dire, est de l'anglais dans un état avancé de décomposition " ; à telles enseignes qu'un prélat éminent a pu récemment exprimer la crainte que la langue anglaise, en Amérique, " ne coure grand danger d'être totalement détruite ". Peu d'Américains cultivés, en tout cas, désirent voir venir le jour où une phrase comme " *Them guys ain't got no pep* " (Ces mecques-là sont pas rigolos) aura cessé de frapper leur oreille comme étant incorrecte.

Outre les variantes apportées il y a trois siècles par les premiers colons et qui étaient celles de leurs comtés respectifs (Hampshire ou Devon, Lancashire ou Kent), ou de leur nationalité (Écossais, Anglais ou Irlandais), ou de leur secte (Puritains ou Quakers), — variantes qui se sont maintenues avec une pureté étonnante dans certains groupements isolés (2), — on découvre en Amérique du Nord d'autres différences plus récentes et plus générales nées de la coha-

(1) Ernest WEEKLY, *English as she will be spoken* (*The Atlantic Monthly*, May 1932, p. 555).

(2) Les Écossais du Cap Breton, par exemple, ont conservé jusqu'à ces dernières années non seulement leur accent montagnard, mais encore l'habitude de s'entretenir entre eux dans le dialecte des *Highlands*. L'un d'eux, vieillard septuagénaire de ma connaissance, voulut récemment revoir le berceau de ses ancêtres. Il fit le voyage d'Écosse et prit un jour une petite barque pour se faire conduire dans une de ces mille petites îles enchantées qui bordent la côte à l'ouest. Le batelier et les autres passagers conversèrent tout le temps de la traversée dans leur dialecte local, essayant de deviner qui pouvait bien être cet *Américain* si différent d'eux par son allure et ses habits. Quelle ne fut pas leur surprise de s'entendre interpeller dans leur propre langage, et leur joie d'apprendre que sur l'autre rive du vaste Atlantique les émigrants du XVIII^e siècle avaient conservé les traditions et le dialecte des montagnes d'Écosse !

bitation de millions d'individus d'origine mêlée sur une surface réduite, du développement considérable des moyens de communications qui ont facilité les mélanges, de la radiophonie enfin et du cinéma parlant. Un prétendu idéal démocratique a fait le reste. Peu de gens se sont rendu compte, jusqu'ici, de ce que le souci de faire comme les autres, *to keep up with the Jones's*, — cette espèce de snobisme à rebours qui consiste d'abord à imiter le vulgaire pour ne pas " se faire remarquer ", puis à se glorifier ensuite de sa propre vulgarité, — a causé de ravages dans la langue anglaise en Amérique du Nord. Réagissant violemment contre tout ce qu'il y avait d'aristocratique dans les mœurs anglaises, de raide et de tendu dans la politesse et la langue des classes moyennes au temps de Victoria, les Américains du siècle dernier, et plus encore ceux des trois dernières décades, se sont appliqués à briser cette dure discipline dans tous les domaines, et dans la langue parlée peut-être plus qu'aillleurs.

" L'Américain a une telle peur de paraître méticuleux dans son langage qu'il en devient exprès négligent. J'ai souvent rencontré chez les jeunes gens d'aujourd'hui une hostilité déclarée à l'égard du bien parler et le sentiment qu'il y a quelque chose de malsain dans une bonne articulation (1)." Tel est le jugement du grand acteur George Arliss, qui obtint en 1930 le prix de diction de l'Académie américaine des sciences et des arts.

Le cinéma parlant, — *the talkies*, — pourrait faire beaucoup pour redresser la langue, mais son influence est justement inverse. Dans la plupart des films, pour plaire à la masse du public, les rôles qui reviennent le plus souvent sont ceux où l'acteur doit parler comme un palefrenier ou un débardeur, l'actrice comme une fille ivre, les enfants, — oh ! ces enfants de films américains ! — avec le plus horrible accent du ruisseau. Quant aux *girls*, les plus jolies chantent avec des voix éraillées et criardes que nulle oreille anglaise n'aurait tolérées il y a moins de trente ans.

Quelles sont pour cette langue supérieure, appelée selon certains à être un jour la langue unique de l'univers, les perspectives d'avenir ? Il est prudent de laisser le soin de répondre aux Anglo-Saxons eux-mêmes :

(1) *The Atlantic Monthly*, février 1931, p. 146.

“ Y a-t-il quelque espoir d'endiguer ce courant ? Tant que la démocratie demeura illettrée, elle parla les dialectes anglais historiques, affectés d'une manière légère et naturelle par des éléments étrangers. Maintenant que la démocratie n'est plus illettrée (dans le sens purement technique du mot, bien entendu), elle s'empare avidement de toute nouveauté linguistique, et montre une préférence marquée pour le mot puéril et banal. Notre langage, même dans sa forme usuelle, est le fait de deux facteurs puissants, à savoir la version autorisée de la Bible et Shakespeare. La principale influence qu'il subit aujourd'hui est celle des magnats du film. Deux démons sont en train de se disputer l'âme de notre langue, le démon Standardisation de la radiophonie et le démon Vulgarité du cinéma. L'expérience de l'histoire incite à penser que la démocratie choisira, en matière de langage, la grande porte et le grand chemin qui mènent à la destruction (1).”

V.— Le préjugé du patois canadien

Les problèmes que pose l'adoption d'une langue ne sont pas uniquement d'ordre linguistique : les Anglo-Canadiens qui réfléchissent, les Franco-Canadiens qui voient certains de leurs jeunes compatriotes abandonner par veulerie le français réputé difficile, non pour l'anglais de Bunyan et de Mr Baldwin, non pour l'anglais des Américains cultivés, mais pour la langue de Babbitt et d'Al Capone, s'en aperçoivent déjà. Une langue commode, “ démocratique ”, sans doute c'est le commerce matériel grandement facilité ; mais c'est aussi le relâchement de toute discipline de l'esprit, l'atrophie du sens esthétique, la diminution de la capacité de penser, la régression de la politesse et des mœurs, l'abandon graduel, comme d'un bagage inutile, de tout ce qui chez les vrais civilisés donne du prix à l'existence.

Si, par surcroît, le français qu'on parle communément au Canada n'est qu'un vulgaire patois, l'avenir intellectuel et moral de ce pays se présente sous un jour bien sombre en vérité. Fort heureusement, notre langue s'y porte beaucoup mieux que ne le disent ses ennemis ou ses contempteurs intéressés, et l'on ne proclamera jamais trop haut la grandeur

(1) Ernest WEEKLY, *ibid.*, pp. 559-560.

de l'effort accompli dans ce domaine par nos frères de race, pendant longtemps opprimés, sans ressources, sans bourgeoisie cultivée, sans atmosphère littéraire, non seulement pour conserver leur idiome naturel, mais encore pour l'élever le plus près possible du niveau du meilleur français de France.

Quant à moi, je viens de passer près d'un an au Canada. J'ai parcouru en tous sens la Nouvelle-Écosse, notre ancienne Acadie, le Nouveau-Brunswick et la province de Québec ; j'ai poussé dans l'Ontario jusqu'au-delà d'Ottawa ; j'ai vécu dans l'intimité de nombreuses familles canadiennes ; j'ai fréquenté l'élite intellectuelle du pays ; je me suis assis à la table de ministres et à celle de modestes employés ; j'ai questionné des chauffeurs de taxis, des garçons de restaurant, des paysans, des pêcheurs, des gamins qui jouaient sur la neige dans les bas quartiers de Montréal ou sur l'esplanade de Québec ; j'ai couché dans des auberges de villages, où les voisins venaient " veiller " après dîner ; j'ai écouté, le cœur battant, dans de petites paroisses, les voix fraîches de chœurs d'enfants et le sermon du curé à la messe du dimanche ; j'ai tendu l'oreille constamment, dans les trains, à l'hôtel, dans la rue ; j'ai parlé à maintes reprises devant des auditoires canadiens, devant huit cents personnes à Ottawa, devant plus d'un millier à Montréal ; j'ai vu à Moncton, dans une salle comble, des prêtres, des journalistes s'asseoir, faute de chaises, à même le parquet pour écouter un Français de France ; partout, j'ai trouvé des Canadiens de langue française plus ou moins instruits, ayant des connaissances grammaticales plus ou moins sûres, un accent plus ou moins prononcé, un vocabulaire plus ou moins riche, plus ou moins émaillé de vieilles expressions rustiques mais savoureuses et ayant toujours cours en France ; je n'ai trouvé nulle part de patois proprement dit, ayant son vocabulaire particulier, sa syntaxe rudimentaire. Il m'a été donné, par contre, de rencontrer nombre de Canadiens cultivés qu'il serait inconvenant pour moi de complimenter sur la qualité de leur français.

Le prétendu " patois canadien " est donc bien un mythe inventé par des gens ignorants ou de mauvaise foi. Car enfin, alors que je ne puis, en France, saisir un mot de basque, de breton, ou de provençal ; alors que je ne puis suivre la conversation de deux paysans limousins, pourtant voisins

de ma province, jamais, au grand jamais, je n'ai eu à faire répéter un garçon de restaurant, un receveur de tramway, un saute-ruisseau des quartiers populeux de Montréal, un bûcheron du Québec ou un pêcheur acadien auxquels je m'adressais. S'ils s'appliquaient pour me parler, cela prouve qu'ils ne sont pas à cet égard encore différents de notre peuple à nous ; si même leur langue n'était pas toujours celle que j'exige de mes élèves, il n'en demeure pas moins que je la comprenais sans difficulté.

*

* *

Peut-être y a-t-il à cela une raison, et je la crois toute simple : je suis né à la limite de la Touraine, du Berry et du Poitou ; j'ai passé toute ma vie dans cette région sans jamais perdre contact avec sa population rurale. Or, il se trouve justement que cette même région (depuis peu baptisée le Centre-Ouest) a fourni, avec le gros des Acadiens, le plus fort contingent des immigrants canadiens, au cours des dix-septième et dix-huitième siècles, et que c'est aussi celle où la langue du peuple se rapproche le plus de notre langue littéraire et classique, qu'une pléiade de grands écrivains nés sur son sol a contribué pour une bonne part à former, une région où les jardiniers parlent comme les gentilshommes, les soubrettes comme les nobles dames.

Fort de cette double expérience, il me sera donc permis de dire, je pense, que la langue française telle que je l'ai entendu parler au Canada offre tous les aspects divers de la langue française qu'on rencontre aujourd'hui même dans nos provinces de l'Ouest, depuis le rude parler du paysan illettré jusqu'au langage châtié du professeur d'université.

La différence n'est faite, en somme, que de la proportion des gens cultivés dans les deux pays par rapport à la masse de la population. Et nos frères du Canada et de l'Acadie n'ont aucune peine à admettre qu'ayant eu jusqu'ici à défricher, à fonder, à construire, à lutter sur tous les terrains contre la nature ingrate et les hommes de mauvaise volonté, ils n'ont pas encore atteint, en tant que nation, ce niveau de culture qui, depuis quatre siècles et plus, fait la plus pure gloire de leur ancienne mère patrie. Plus de la moitié d'entre eux savent l'anglais, ce qui leur permet

de mieux se défendre ; mais leur langue naturelle, leur langue usuelle, est rigoureusement la nôtre, et leurs glossaires les plus récents montrent qu'ils n'ont créé depuis leur séparation d'avec nous qu'un pourcentage négligeable de termes et de locutions inconnus en France (1). L'habitant des bords du Saint-Laurent et des provinces maritimes ne fait que prolonger par delà l'Océan, dans un autre cadre économique et politique, son frère français des rives de la Loire.

(1) Le *Glossaire acadien* du sénateur Pascal Poirier, en cours de publication dans l'*Évangéline* de Moncton (Nouveau-Brunswick) ; le *Glossaire du parler français au Canada*, publié par la Société du Parler français au Canada, Québec, 1930.

(A suivre)

Ernest MARTIN,
professeur agrégé de l'Université de France.
